

Revue de l'Association Francophone Internationale de Recherche Scientifique en Education  
www.la-recherche-en-education.org

N° 3 (2010), pp. 3-14

## **La tentation colonialiste, ou la maladie infantile de l'ethnographie**

*Patrick Boumard*

Université Européenne de Bretagne  
patrick.boumard@wanadoo.fr

### **Résumé**

L'observation directe du terrain est souvent considérée comme un argument qui fonde sa légitimité méthodologique tout comme sa validité théorique. Mais l'observation elle-même ne démontre rien. C'est le discours interprétatif de celui qui analyse qui seul donne du sens à l'observation. L'observation se présente plutôt comme un obstacle épistémologique au travail d'interprétation.

C'est pourquoi une ethnographie réflexive insistera beaucoup plus sur la description, qui met en jeu l'élément constitutif de la construction de l'objet de connaissance, à savoir le sujet impliqué dans la recherche comme situation.

**Mots-clés** : Observation directe – Ethnographie – Ethnographie réflexive

### **Introduction**

Le terrain est souvent considéré comme un des éléments majeurs de ce qui serait l'identité de l'ethnographie, et qui fonderait par là même sa légitimité.

Mais de quelle identité parle-t-on ? Technique ? Méthodologique ? Epistémologique ? Philosophique ?

Et cette petite question, si rarement évoquée ? Qui va sur quel terrain ?

Comment sujet et objet sont positionnés dans cette affaire ? Malgré les apparences auto-proclamées, les choses sont loin d'être claires, faute d'une analyse de la mise en œuvre et de l'articulation de ces deux notions ; dès le début, le terrain est glissant !

### **1. Allons au Zoo**

La notion de terrain est consubstantielle aux sciences anthropo-sociales. En effet, à ses débuts l'ethnologie désigne seulement un nouvel objet d'étude, et nullement une méthodologie

spécifique. Il est bien connu que son fondateur, Marcel Mauss, n'a jamais quitté son bureau de la Sorbonne (ce qui d'ailleurs n'est pas tout à fait exact).

C'est l'ethnographie qui pose la nécessité de l'étude des populations exotiques sur place, et introduit donc la notion de terrain, qu'on retrouvera en termes assez proches avec la notion de clinique en psychologie, ou d'intervention en termes de sociologie politique. Tout cet ensemble est lié à une montée de l'empirisme comme particularité de sciences qui, n'étant pas fondamentales, se sont nommées des « sciences expérimentales » (expérimentant quoi ? le terrain), ou plus récemment « appliquées » (appliquées à quoi ? au terrain)

Il y a donc tout d'abord l'idée que le terrain serait ce qui départagerait des idées abstraites opposées, ou permettrait de vérifier des hypothèses. Le terrain est dépositaire de la vérité dans des domaines où ne règne pas seule la pensée abstraite. Mais pourtant les choses ne sont pas si simples. Vérifier, i.e. révéler comme vrai, et/ou rendre vrai, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Classiquement, l'observation se présente comme un outil de connaissance. C'est « l'ensemble des opérations par lequel le modèle d'analyse (hypothèses et concepts) est soumis à l'épreuve des faits. »<sup>1</sup> Plus clairement encore, c'est donc l'étape intermédiaire entre la construction des concepts et des hypothèses, et l'examen des données. A partir de ces évidences, il s'agit alors de circonscrire le champ des analyses empiriques dans un espace géographique et social, ce qu'on appellera le terrain. Cette conception réaliste du terrain, conception largement consensuelle dans les sciences humaines et sociales, entraîne que la seule garantie contre un relativisme absolu qui effondrerait la prétention à la scientificité du savoir produit par ledit terrain est l'étayage sur les savoirs socialement accumulés, ce qui suppose que la recherche se fonde sur la relation d'observations antérieures, jusqu'à l'extrême conséquence que « le choix du terrain implique l'assimilation d'une importante bibliographie. »<sup>2</sup>

La célèbre formulation, commune à tous les ethnographes, selon laquelle l'ethnographie part de la réalité quotidienne, ne dit pas tout à fait la même chose. Que la théorie soit ancrée dans la réalité empirique suppose une articulation et un va et vient permanent entre les deux. Au contraire, le terrain comme exhibition du réel n'est qu'une défaite de la pensée, car la dérive réaliste conduit alors à la fois à une sanctification du terrain, devenant obligatoire pour faire pièce à l'abstraction idéaliste, et à un affadissement complet de ce même terrain, qui n'est plus porteur d'aucun sens et se réduit à une réassurance incantatoire devant l'incapacité à produire de l'analyse, c'est-à-dire à penser.

On arrive alors à une sorte de dictature du fait, où le terrain fonctionne comme évidence infra-réflexive, dans un contexte de consensus épistémologique mou, où tout un chacun se doit d'évoquer le terrain pour fonder la respectabilité de ses conclusions. Le terrain est censé faire preuve comme le document dans le contexte historique. Mais de même qu'on peut truquer et falsifier des documents, de même le terrain ne dit rien de lui-même. Derrière la transparence trompeuse du terrain, c'est la question de l'observation directe qui doit être posée. Celle-ci, qui prétend consister à être témoin des comportements sociaux sans modifier le déroulement ordinaire des activités, fait l'impasse sur la dimension du sujet observant, et réduit donc la connaissance à un étalage d'objets, d'où demeure exclue la dimension du sens. Ce tour de passe-passe permet, en se dissimulant derrière la transparence affirmée du terrain, d'importer de manière subreptice le point de vue de l'observateur, et donc ses présupposés.

## 2. Sortir de l'ethnologie

Dans *L'ethnosociologie*<sup>3</sup>, Lapassade rappelle que le terme « ethnographie » a été utilisé d'abord par les anthropologues pour désigner le travail de terrain. On a donc vu s'articuler ce qui va devenir sur ce point la pensée officielle de la sociologie, depuis Lévi-Strauss. En premier lieu il y a l'observation ethnographique, puis le moment d'élaboration théorique, à savoir l'ethnologie, et enfin la généralisation, qu'on désigne sous le vocable d'anthropologie. Aujourd'hui, suite surtout aux travaux des interactionnistes britanniques lors des débats des années 70 connus sous la formule de « Nouvelle sociologie de l'éducation », le terme « ethnographie » s'emploie dans le domaine de l'éducation pour signaler une opposition avec la sociologie standard, quantitative, en référence à l'Ecole de Chicago. On peut le constater en se référant aux récents colloques de l'EERA (Lisbonne 2002, Hambourg 2003, Crète 2004, Dublin 2005), ou un groupe de chercheurs européens constitué autour de Bob Jeffrey (Milton Keynes) et de Dennis Beach (Suède) se consacre entièrement, depuis plusieurs années, aux travaux ethnographiques dans le domaine de l'éducation.

L'initiateur de ce courant britannique, Peter Woods, insiste également sur la dimension micro, nécessaire pour observer comment chacun de ces groupes construit ses propres réalités culturelles. Ainsi, l'ethnographie entendue dans ce sens suppose une échelle sociale (le micro), une épistémologie (le constructivisme), une méthode (l'observation participante) et un lieu d'application qui fonctionne comme une épreuve cruciale, à savoir le terrain. C'est pourquoi la distinction tripolaire évoquée plus haut en termes hiérarchiques (ethnographie, ethnologie, anthropologie) a été par ailleurs analysée et critiquée par la SEE, en particulier lors du colloque international de l'AFIRSE tenu à Rennes en 2000.

« Classiquement, l'ethnographie est connotée au terrain, à l'observation des tribus étrangères, à l'étrange donc en tant que singulier. L'ethnologie, de son côté, serait le lieu de la théorisation, de l'analyse des pratiques de ces peuplades, avec fonction de l'accès au général. L'anthropologie enfin, comme science de l'homme en tant qu'homme à travers ses dimensions culturelles, pourrait symboliser l'universel... Au contraire, nous posons l'ethnographie non comme une démarche, encore moins comme une méthode, mais bien comme une posture, où le sujet est constitutif de l'objet de connaissance...

L'observation, souvent présentée comme méthode naturelle de l'ethnographie, cède ici la place à la description (le mode opératoire de tout le monde fonctionne comme système autonome de descripteur logique), et à l'interprétation, dans une perspective herméneutique. Nous privilégions évidemment le travail de terrain, en référence à l'Ecole de Chicago (...) Mais l'interactionnisme symbolique s'enrichit pour nous d'une filiation à l'analyse institutionnelle, en particulier concernant l'intervention comme méthodologie de l'ethnographie »<sup>4</sup>.

Finalement, et paradoxalement, le terrain peut dispenser de se poser la question de l'intervention, et donc faire écran à la question posée dans *Les savants de l'intérieur*<sup>5</sup>, à partir du débat qui faisait rage à la fin des années 80 sur le paradigme de l'Analyse institutionnelle, à savoir observation et/ou implication. C'est en ce sens que G. Lapassade analyse l'observation participante qu'il met en perspective avec l'implication de l'Analyse institutionnelle, dès 1991<sup>6</sup>. Ainsi, et contrairement au mythe d'une observation qui serait incontestable de par le seul fait qu'elle « photographie » le terrain (valant preuve), Lapassade signale que l'observation participante est d'emblée embarquée dans les conflits institutionnels, reprenant ainsi, dans un autre contexte, la célèbre formule de Popper selon laquelle ce n'est pas des observations que nous partons, mais toujours des problèmes.<sup>7</sup>

L'épreuve des faits, autrement dit le dilemme du terrain comme prenant sens de son analyse, est évoquée dans deux axes liés aux deux cultures française et anglo-saxonne : d'une part cette question peut sembler résolue par l'Analyse Institutionnelle, qui a développé, surtout avec René Lourau, les notions d'implication et d'intervention. D'autre part, on peut envisager une réponse en termes de contextualisation, le contexte produisant la dimension du sens<sup>8</sup>.

Mais il faut revenir à l'histoire pour comprendre comment on en est arrivé là. Les premiers épisodes de l'ethnographie moderne sont bien connus, depuis les périples de Boas chez les Indiens à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, jusqu'aux observations de Malinowski aux îles Trobriand. Le passage sur le terrain y tient une place éminente, faisant la démarcation fondamentale d'avec les modalités habituelles des recherches sociales. Il y avait alors dans la notion de terrain un parfum d'aventure et d'exotisme, bien illustré par l'ouvrage de M. Leiris, *L'Afrique fantôme*.

Pourtant, dès 1915, R. E. Park avait remis en cause cette dimension d'extériorité : « Les méthodes d'observation (...) mises en œuvre (...) pour étudier la vie et les manières des Indiens d'Amérique du Nord peuvent s'appliquer de façon encore plus fructueuse à l'étude des coutumes, des croyances, des pratiques sociales et des conceptions générales de la vie qui règnent dans le quartier de Little Italy ou dans le bas quartier de North Side à Chicago. »<sup>9</sup>

Ainsi, à partir de l'idée importée de l'ethnographie exotique, selon laquelle il fallait, pour produire une connaissance autre que livresque et abstraite, désincarnée en quelque sorte, vivre longtemps avec les indigènes, s'est développée et imposée la nécessité, y compris dans les travaux d'ethnologie urbaine, d'une observation prolongée in situ, dans une temporalité étayée sur des journaux d'enquête (à partir de la tradition maritime des journaux de bord).

Or c'est bien ici que le bât blesse. Comme le remarque Rose-Marie Bouvet dans un ouvrage collectif en hommage à René Lourau<sup>10</sup>, « R. Lourau se méfiait du règne du "terrain", du *fieldwork* qui donnait leur justification à l'observateur-sociologue voyeuriste des tribus de banlieues, ou à l'ethnologue naïf friand de rites exotiques. Dans sa méfiance de l'observation des autres posée comme chemin d'accès à la connaissance, il y avait la croyance que le regard sur l'autre, sur l'étranger, est, *a priori*, raciste. Raciste « humanitaire » et « politiquement correct » peut-être, mais d'abord enfermant, parquant l'autre dans un Auschwitz mental, en postulant que pour oser se permettre « d'étudier » l'autre (ce que font les sciences humaines), il faut s'en démarquer, ne pas se laisser altérer par lui : on est chercheur, on objective l'autre. L'autre notre objet. Objet d'étude, objet-miroir, objet de désir refoulé, etc. En définitive, objet trop détonateur pour qu'on puisse trouver l'angle juste sous lequel l'aborder »<sup>11</sup>.

G. Lapassade remarque que la rupture à Chicago entre l'enseignement de la sociologie et l'enquête « journalistique » est formalisée assez tard, i.e. seulement après la guerre, où le positivisme est devenu la sociologie dominante<sup>12</sup>. L'approche qualitative, minoritaire et alternative, est amenée à préciser ses options et ses repères théoriques, et c'est alors que l'observation participante devient le dispositif central du travail de terrain. Whyte lui-même parle peu de la méthode au moment de *Street Corner Society* (1943). C'est seulement en 1955, dans une nouvelle édition, qu'il donne les précisions reconnues aujourd'hui comme des références méthodologiques<sup>13</sup>.

La place de la méthodologie a été posée très tôt à l'université Paris 8 autour de G. Lapassade dans le contexte d'une polémique avec l'analyse institutionnelle. Mais sur ce point aussi il conviendrait peut-être de freiner les enthousiasmes abusifs. L'observation participante a été opposée à l'implication institutionnaliste, dans la mesure où celle-ci soit se perdait dans une

auto-centration permanente d'où l'objet de recherche perdait toute fonction, soit au contraire se dissolvait dans une sorte d'exhibition réduit un concept d'épistémologie à une notion psychologique banale. Ces distinguos subtils permettaient alors de donner à l'observation participante ses lettres de noblesse méthodologiques, puisque l'expérience du terrain justifiait à la fois du concret irréfutable, tout en dédouanant le chercheur du questionnement sur les implications, dans un affadissement peu aperçu du paradigme institutionnaliste.

Aujourd'hui, à mieux considérer les enjeux du débat, et la mort des deux protagonistes principaux ayant produit son effet de sagesse, on peut considérer que derrière l'opposition historique entre implication et observation participante, c'est la question philosophique classique du même et de l'autre qui refait une nouvelle fois surface.

C'est l'accusation permanente de non-scientificité qui a amené progressivement les ethnographes à s'arracher au modèle positiviste. Même Becker parlait en 1958 de vérification des hypothèses. Comme le note G. Lapassade, « c'est seulement en 1967 que Glaser et Strauss commenceront à fonder réellement l'autonomie d'une ethnographie qui produit ses hypothèses chemin faisant »<sup>14</sup>. En développant cette analyse, j'ai moi-même proposé, à partir de la présentation de la méthodologie utilisée par une équipe de recherche ethnographique sur la déviance<sup>15</sup>, la notion d'« hypothèses flottantes », qui sont formulées après la phase d'immersion, et qui surtout n'ont pas un statut de pré-décodage de la réalité comme dans la démarche hypothético-déductive, mais de balises dans l'approfondissement interactif de l'inter-compréhension entre le chercheur et son pseudo-objet. Pseudo en effet, puisque derrière la reconnaissance des points de vue différents (légitimes, globaux et non négociables en termes ethnométhodologiques), et la prise en compte des interactions, voire de la production intersubjectives des connaissances, j'ai pu élaborer la notion de « pluri-vectorialité de l'analyse », à partir d'une extrapolation de l'autogestion pédagogique (en l'occurrence à propos du Lycée Expérimental de St-Nazaire), qui écroule et éradique la tentation colonialiste de confondre l'autre et l'objet.

Ainsi, on peut considérer que le lien principal entre l'ethnographie des fondateurs et les pratiques actuelles, en particulier de la SEE, c'est donc le terrain. Encore faut-il savoir de quel terrain l'on parle.

Le premier sens de terrain (« campo » dans les langues latines, « field » en anglais) réfère bien à la terre, celle que mesure le géomètre pour précisément la transformer en « terrain » qui sera le lieu de travail de l'arpenteur, professionnel des techniques de calcul des surfaces, révérence gardée au Président d'honneur de la SEE. Ce terrain de la géométrie, celui de la spatialité pour reprendre la distinction de J. Ardoino, n'est pas le nôtre, en tant que l'espace réfère au monde des objets, alors que le sujet suppose la temporalité.

### **3. L'observation : un vrai/faux passeport**

Le réel (en l'occurrence le terrain) a fonctionné historiquement comme une sorte de sésame pour montrer qu'on ne parlait pas du lieu de ses délires ou de l'abstraction, au nom du privilège du concret et pour sortir d'un débat aux connotations trop idéologiques.

C'est ce qu'a bien vu un auteur comme Hammersley<sup>16</sup>, qui distingue l'activisme et le constructionnisme, en liaison avec d'une part une conception politique, interventionniste, de la recherche, d'autre part avec une réflexion plus épistémologique (scepticisme ou relativisme). Il

conclut au danger des deux tendances méthodologiques extrêmes, qui peuvent être « mortelles ». L'alternative est évidemment le recours au terrain, particulièrement dans son aspect micro et concret.

Mais le terrain ne reflète que l'épistémologie qui le nomme, voire l'idéologie qui en fait un étendard de l'irréfutabilité liée au constat. Le simple recours au terrain dispense de penser. Le terrain, exhibé comme preuve du caractère incontestable de l'observation, ne fait que mettre en évidence le statut de pseudo-preuve qui envahit celle-ci, tant qu'elle n'est pas interrogée sur la relation entre le réel et le sujet.

Autrement dit, on n'y verra plus clair dans l'observation que quand on aura analysé la démarche qui y inclut le sujet, à savoir la description. On peut s'étonner d'ailleurs qu'il y ait peu de travaux sur cette question, au regard de toutes les références à l'observation. En français et dans le domaine de l'éducation, je ne vois guère que le premier numéro de la revue dirigée par A. Coulon<sup>17</sup> à Paris 8, ainsi que le n°4 de la revue de mon labo quand j'étais à Rennes, intitulé « La description », en particulier un texte de Rose-Marie Bouvet, « Rencontrer l'autre entre terrain et théorie : une approche de la description ethnographique »<sup>18</sup>.

C'est chez un ethnologue critique comme François Laplantine, qui focalise sa réflexion à la fois sur l'épistémologie et sur le rôle du langage, qu'on trouve des alternatives explicites à la paresse coloniale :

*« La description ethnographique n'est jamais un simple exercice de transcription ou de "décodage", mais une activité de construction ou de traduction au cours de laquelle le chercheur produit plus qu'il ne reproduit. (...) Nous avons hérité d'une conception paresseuse de l'observation et surtout d'une conception indigente du langage. (...) »<sup>19</sup>*

La description est celle de la personne qui décrit et la signification est liée à l'activité de celui qui pose la question du sens. Il n'existe donc pas à proprement parler de « données ethnographiques » puis des représentations de ces « données », mais d'emblée, toujours et partout, la confrontation d'un ethnologue (singulier) et d'un groupe social et culturel (singulier), l'interaction entre un chercheur et ceux qu'il étudie. C'est précisément cette rencontre qui mérite d'être appelée terrain<sup>20</sup>.

La description peut donc s'entendre dans des perspectives différentes :

- Au niveau psychologique d'abord, comme intrusion dans sujet dans la situation objective que constituerait le terrain (à condition de postuler que ce terrain existe avant qu'il n'y ait un sujet pour le dire, et en faire l'analyse).
- Au niveau logique ensuite, au sens de cette conception ethnométhodologique développée à Paris 7 par Yves Lecerf, qui soulignait que nous fonctionnons tous, toujours, comme des descripteurs logiques, avec des systèmes de postulats qui rendent possible l'adaptation aux situations à toutes fins pratiques. En ce sens le réel n'est rien, sans ce que nous organisons, selon le groupe social où nous pouvons faire fonctionner l'indexicalité, et à l'intérieur duquel nous pouvons commenter cette réalité que nous construisons, grâce à ce que Garfinkel appelle le langage naturel.
- Enfin, la description peut s'entendre en termes épistémologiques, au sens où le sujet participe au procès d'élaboration de l'objet de connaissance, et en ce sens le terrain, loin d'être le critère de vérité de la connaissance, n'est qu'un élément du matériau,

sujet du savoir en tant que *subjectus* (et non pas du tout comme sujet de la psychanalyse), à partir duquel le chercheur va construire, à travers un labyrinthe complexe d'interactions étayées sur des savoirs intersubjectifs, ce qu'on pourra enfin désigner comme objet de connaissance scientifique.

De cette situation est née une nouvelle version de l'épreuve cruciale, avec le terrain, posé comme le réel qui remettait les délires dans le concret. C'est l'époque de l'apparition du *fieldwork* dans la littérature de notre courant, référé évidemment à l'École de Chicago. Mais en fait, cette histoire de terrain ne s'adressait pas de la même façon à l'AI et au paradigme positiviste, d'où une confusion dangereuse que j'ai proposé de résoudre en substituant à la simple référence au terrain une focalisation sur la négociation d'accès au terrain, non pas utilisée comme une technique d'entrée en matière, mais bien en tant que nœud de la démarche ethnographique « considérée comme négociation généralisée d'accès au terrain, négociation interminée et interminable qui est le cœur même de la production de sens »<sup>21</sup>.

Dans le même ordre d'idée, Lapassade formule une opposition avec Bogdan et Taylor concernant la situation du chercheur. Contrairement à ces auteurs classiques qui affirment que « l'ethnosociologue ne doit pas se mêler aux conflits des institutions qu'ils étudient »<sup>22</sup>, sous peine de perdre la confiance de l'une ou l'autre partie dans la mesure où on peut lui demander de jouer les médiateurs, d'où une situation difficile, Lapassade pense que c'est une chance, permettant au chercheur de passer de la situation d'observateur périphérique à une position plus impliquée, où l'accent est mis plus sur le sujet que sur le terrain objectif. Il ne s'agit donc plus d'un débat mais d'une tension dynamique entre participation et distanciation.

Ici la question de l'importance du terrain comme preuve par l'exhibition du fait observé devient complètement hors-sujet pour l'ethnologue. Ce sont les interactions entre le sujet et la réalité sociale qui sont producteurs de sens.

#### **4. Chercher ? Se chercher ? Se re-chercher réciproquement ? « Cours après moi que j' t'attrape »**

La notion-clé est peut-être ici celle d'enquête, car elle articule nécessairement terrain et connaissance. Mais l'enquête ethnographique se distingue de l'enquête policière en ce qu'elle donne la place principale au sujet. Selon l'heureuse formulation d'Alain Coulon qui parle de « filature ethnographique »<sup>23</sup>, le chercheur situe les descriptions dans leur contexte et considère les productions des membres comme de véritables instructions de recherche.

A. Coulon, en argumentant des prises de position de Park contre l'enquête sociale et les « do-gooders » (associations de travail social), remet en cause la notion de « terrain » sous forme d'intervention, et donc critique une confusion entre ethnographie et observation participante, la première étant une « attitude qui consiste à partager pendant un temps une partie de la vie des individus observés »<sup>24</sup>, alors que l'observation participante consiste selon lui en un dispositif particulier de recherche dans lequel le chercheur joue un rôle dans le cadre social qu'il veut étudier. Bien loin que le terrain fasse preuve ou même consensus, sa place dans la situation ou le processus de recherche, ou la méthodologie de travail, ou tout simplement sa référence incantatoire selon l'effet de mode remet au premier plan le questionnement déjà évoqué : derrière un œcuménisme de pacotille, de quel terrain parle-t-on ?

Une des réponses possibles, tirée de l'Analyse institutionnelle, revient sur le travail de terrain, réactualisé. Pas seulement le *fieldwork* au sens de se déplacer pour aller faire l'acte de

recherche sur le terrain, mais l'idée que le terrain ne prend sens que par un travail sur (comme on parle de travail d'institution), autrement dit son analyse.

Une deuxième réponse serait celle d'une multi-légitimation de la recherche, tendant à reconnaître simultanément les validités d'approches qualitatives et quantitatives, et tirant le travail de terrain vers la monographie, ce qui mène à repenser la notion de scientificité entre dénombrement et art, ainsi que semble le développer aujourd'hui P. Woods et ses proches, en particulier B. Jeffrey et Dennis Beach. Ainsi P. Woods propose une conception faite d'intégration et d'empathie sur le terrain, articulées sur distanciation et réflexion sur le matériel produit, selon l'idée d'une méthodologie en adéquation avec la vision constructiviste du monde.

Une troisième réponse est plutôt d'ordre politique. Sous le nom d'ethnographie critique, elle travaille sur les minorités, sur l'exclusion, sur les marges, avec des éclairages originaux sur les études féminines et ethniques, et donne à l'observation une fonction d'intervention proche de l'implication prônée par l'analyse institutionnelle, voire de la recherche-action. Ce courant se développe principalement aux Etats-Unis, en particulier avec le groupe qu'on nomme Ecole de Houston. Selon le leader de ce courant, P. Carspecken, la démarche ethnographique développe sa fonction critique à partir de la notion de « champs de signification »<sup>25</sup>. On est ici dans une logique de l'intentionnalité, à l'exact inverse du réalisme induit par la mode du terrain. Certains auteurs britanniques actuels<sup>26</sup> parlent même, en critiquant Hammersley, d'une « ethnographie alternative », plus explicitement étayée sur une épistémologie qualitative polémique que ne le fait le courant autour de P. Woods.

## 5. Le terrain visité par l'épistémologie

Si on veut comprendre quelque chose à la question du terrain, il faut l'aborder la question en termes de philosophie de la connaissance. En partant de la définition classique selon laquelle la connaissance est la mise en relation d'un sujet et d'un objet par le truchement d'une structure opératoire, pour prendre la formule de Piaget, on va poser au premier plan la notion de représentation, entre les concepts qui synthétisent les éléments sensibles.

A partir de là, ou bien la connaissance n'est que le résultat de l'enregistrement par le sujet d'informations déjà organisées dans le mode extérieur, ou bien elle est produite par le sujet qui organise les données immédiates de la perception. On en arrive alors à la question du rôle de l'expérience dans la constitution du savoir, i.e. à l'opposition entre empirisme et rationalisme. La théorie de la connaissance n'est pas une simple logique (elle ne se contente pas de décrire la structure qui conditionne la production de la vérité : elle analyse la part qui revient au sujet et à l'objet dans la constitution du savoir), et encore moins une théorie de la méthode.

Contrairement à ce que laisse à penser un certain consensus culturel ethnocentré sur l'histoire des idées en France, selon lequel la philosophie de la connaissance se limite à la critique du rationalisme cartésien par la pensée expérimentale du XIX<sup>e</sup> siècle, l'épistémologie moderne trouve ses ressources dans la lecture de Hume effectuée par Kant. Pour Hume, connaître, c'est croire. L'empirisme souligne une précarité de la connaissance. Au contraire, pour Kant, connaître, c'est construire, ce qui oblige à repenser l'opposition entre réalisme et idéalisme. C'est une idéologie sociale directement liée à l'histoire des idées aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle qui ont entraîné, après Hegel, la perte de prestige de l'idéalisme, et a donc amené, du moins dans les sciences humaines au XX<sup>e</sup> siècle, à privilégier le réel par rapport à l'idée.

Mais actuellement, le lancinant rappel du terrain comme pseudo-preuve de la valeur du travail de recherche est peut-être lié à une question beaucoup plus large, qui serait une crise existentielle de l'Occident.

Bien sûr, il faut tenir compte du succès des approches micro, depuis la seconde Ecole de Chicago surtout dans le domaine de la sociologie, mais aussi des multiples démarches cliniques en psychologie, ainsi que de la remise en cause des pensées ethnocentrées, épistémologiquement simplistes et politiquement colonialistes, comme l'a largement montré l'ethnopsychiatrie, de G. Devereux à T. Nathan.

La critique du positivisme, et la montée de différentes formes de relativisme épistémologique, de Garfinkel à Feyerabend, ont également contribué à discréditer l'ancien monopole scientifique d'un certain consensus social. Et la fin des grandes prophéties, comme l'a montré le post-modernisme, a entraîné que la question n'est plus de l'opposition entre les grandes théories matérialistes (Marx) et les grandes théories idéalistes (les religions monothéistes), mais réside plutôt dans un recours au minuscule comme niveau pertinent de l'analyse anthropo-sociale, entraînant toutefois le danger d'un repli théorique sur un réalisme infra-empirique, qui impose alors le terrain comme mode, voire comme norme dans le domaine de la recherche.

L'alternative devra être cherchée non dans un retour à l'idéalisme, mais dans la démarche phénoménologique, comme Schutz l'a bien compris en parlant de phénoménologie sociale<sup>27</sup>. Le terrain, que chacun aborde avec sa sociologie profane, de sens commun, ne devient signifiant que si on considère, pour prendre la formule de Schutz, le « monde-vie » comme objet des sciences humaines<sup>28</sup>, et qu'on garde à l'esprit que l'observateur participant produit par ses descriptions et son action la situation qu'il décrit. Ce qui est alors en jeu, ce n'est plus l'évidence du terrain, mais la fécondité des interprétations, et on se trouve bien, comme le disait Lapassade, devant « deux traitements du social »<sup>29</sup>.

Et c'est bien ici que la Phénoménologie nous est d'un grand secours, qui consiste à s'interroger sur le donné, ou plus précisément, comme l'écrit Merleau-Ponty, à « prendre contact avec les faits, les comprendre et les déchiffrer d'une manière qui leur donne sens »<sup>30</sup>. L'approche phénoménologique amène à raisonner non pas en termes de répétition critériée des cas, mais pour une production de sens.

Or le terrain peut s'étayer sur l'inverse, sans garantie d'aucune sorte, et ainsi c'est nécessairement l'épistémologie qui est le point de repère, et non le terrain qui n'est que de l'ordre du fait. Cette question interroge sur le statut du fait, ou plus exactement sur le statut du constat, ce qui nous ramène à l'interprétation et donc à l'herméneutique.

Trois dimensions de la démarche phénoménologique me paraissent particulièrement éclairantes pour montrer en quoi l'ethnographie n'a rien à voir avec une fascination hagiographique pour le terrain :

- la description eidétique, à savoir faire varier les possibilités de description, i.e. à ouvrir l'horizon des possibles ;
- l'*epochè*, qui consiste à suspendre le jugement de réalité et se montrer attentif aux phénomènes, i.e. ce qui apparaît à la conscience ;

- les phénomènes, qui selon Husserl se manifestent uniquement dans et pour la conscience, i.e., dans la réflexion présente, que le terrain contribue aux interprétations en tant qu'il prend sens dans l'attrape du chercheur.

La nécessité académique actuelle d'évoquer le terrain comme élément premier de validation d'une recherche ne relève donc ni du passage de l'abstrait au concret, ni du subjectif à l'objectif, et encore moins d'une idéologie à la science. Le terrain est le symbole, mais non l'enjeu, de la lutte d'une philosophie contre une autre. Et, contrairement à l'opinion générale, ce n'est pas au positivisme comtien que s'adresse notre critique. N'oublions pas que le positivisme est d'abord une philosophie, voire une religion (« Ordre, Progrès, Amour »), comme l'avait fort bien remarqué René Lourau<sup>31</sup>.

Notre analyse désigne plutôt le réalisme, et l'empêchement, interne à la conception de l'objet, de toute interprétation, et solidairement l'interdit social, pour le coup sous la modalité de l'idéologie de la science, de remise en cause des fondements théoriques de ce réalisme. A plus fine analyse, notre remise en cause de la fascination pour le terrain relève d'une critique non du positivisme, mais du cartésianisme, qui propose la mathématisation de toute la réalité. C'est le paradigme cartésien (les quatre règles de la Méthode) qui règne sur les esprits depuis bientôt cinq siècles et qui demande à être déconstruit.

La critique de la déduction comme raisonnement tautologique est facile à admettre au regard de la logique contemporaine. Plus problématique est la question de l'induction. Et on a là une des différences majeures entre ethnométhodologie et interactionnisme symbolique. D'un côté une « sociologie non inductive »<sup>32</sup>, qui justifie l'indifférence ethnométhodologique, de l'autre une généralisation de l'interprétation, proche de l'herméneutique via la phénoménologie. Le point crucial serait sans doute l'horizon du relativisme absolu avec poussée de l'indifférence à la limite logique, d'où s'exclurait aussi l'analyse des formes sociales.

C'est pourquoi le terrain demeure essentiel pour l'ethnologue. Mais son statut n'est plus celui d'un passeport pour la validation de la démarche de recherche, comme un laissez-passer qui permettrait d'aller n'importe où, et d'inviter candidement l'ethnocentrisme spontané à inoculer son venin raciste congénital. Il est un élément constitutif du processus complexe d'élaboration de l'objet de connaissance, dont sont également partie prenante le sujet comme descripteur logique permanent, ainsi que le tissu d'interprétations interactives qui donnent à cette connaissance sa dimension anthropo-sociale.

Ainsi l'ethnographie, d'abord démarche critique contre le monopole du scientisme, mais oublieuse d'un lourd présumé infra-critique colonialiste importé par l'ethnologie, s'est trouvée à surfer sur la vague qui a privilégié le terrain au nom d'un réalisme peu exigeant sur le plan théorique.

Aujourd'hui, le terrain comme mode est devenu écran à la pensée, et l'ethnographie, sous peine de perdre son intérêt scientifique dans le consensus honteux de la confrérie des bien-pensants, doit élaborer la dimension politique (ethnographie critique) mais surtout épistémologique (phénoménologie) de son paradigme.

**Notes**

1. Raymond Quivy et Luc Van Campenhout. *Manuel de recherches en sciences sociales*, Paris : Dunod, 1995.
2. Servier Jean. *L'ethnologie*, Paris : PUF, Que sais-je ? 2313, 1986.
3. Lapassade George. *L'ethnosociologie*, Paris : Méridiens-Klincksieck, 1991.
4. Boumard P. « Conférence collective de la SEE : l'approche ethnographique face à la dialectique universel/singulier », Actes du IX<sup>e</sup> colloque international de l'AFIRSE : *L'universel et le singulier, l'éducation comme dialectique*, Rennes, juin 2000, p. 37.
5. Boumard P. *Les savants de l'intérieur*, Paris : Armand Colin, 1989.
6. Lapassade G. *L'ethnosociologie*, op. cit., p. 34.
7. Popper K. *La connaissance objective*.
8. Melhuus E.C., «From fieldnotes to research texts: making actions meaningful in a research context», *Handbook of ethnography*, P. Atkinson, A. Coffey, S. Delamont, J. Lofland & L. Lofland Ed., London: Sage, 2001.
9. Park R.E., «The city: suggestions for the investigation of human behaviour in the urban environment», in Park, Burgess, Mc Kenzie, *The city*, University of Chicago Press, 1925.
10. Ardoino J., Boumard P., Sallaberry J-C. (sous la direction.). *Actualité de la théorie de l'institution*, Paris : L'Harmattan, 2003.
11. Bouvet R-M., *ibid.*, p. 187/188.
12. Lapassade G., op. cit., p. 17.
13. Id., *ibid.*
14. Id., *ibid.*
15. Boumard P. (sous la direction) *L'école, les jeunes, la déviance*, Paris, PUF, 2000.
16. Hammersley Martyn. «The disputes over validity», *Debates and developments in ethnographic methodology*, G. Walford Ed., Amsterdam, JAI, 2002.
17. *Cahiers de recherche ethnométhodologique*, n° 1, Université Paris 8, 1995.
18. *Réponses institutionnelles* n° 4, « La description », *Revue du Laboratoire de Microsociologie de l'éducation*, Université Rennes 2, 1999.
19. Laplantine F., *Je, nous et les autres*, Paris : Ed. du Rocher, 1999, p. 69.
20. Laplantine F., *id.*, *ibid.*, p. 99.
21. Boumard P. « Pour introduire à l'ethnographie de l'école », *Pratiques de Formation-Analyses* n° 20, Université Paris 8, 1990, p. 18.
22. Lapassade G. *L'ethnosociologie*, op. cit., p. 37.
23. Coulon A. « Ethnométhodologie et éducation », *Sociologie de l'éducation*, Paris, L'Harmattan/INRP, 1997.
24. Coulon A. *L'école de Chicago*, Paris : PUF, 1992, p. 116.
25. Carspecken Phil F. «Critical ethnographies from Houston: distinctive features and directions», *Critical ethnography and education*, P. F. Carspecken & G. Walford Ed., Amsterdam, JAI, 2001.
26. McCalla-Chen Doreen. «Alternative ethnography: a preliminary overview?», *Ethnography and education conference*, Oxford University, September 2001.
27. Schutz A. *Le chercheur et le quotidien*, Paris : Métailié, 1987.

28. Id., *ibid.*, p. 77.
29. Lapassade G., *op. cit.*, p. 114.
30. Merleau-Ponty M. *Phénoménologie de la perception*, Paris : PUF.
31. Lourau R. *Les actes manqués de la recherche*, Paris : PUF, 1994.
32. Lecerf Y. « Ethnométhodologies », *Pratiques de formation*, *op. cit.*, n° 12.

### **Resumen**

La observación directa del campo se toma muchas veces por un argumento que demuestra su legitimidad metodológica tan como su validez teórica. Pero la observación no demuestra nada por sí misma.

Es únicamente el discurso interpretativo del que analiza que da una significación a la observación.

La observación funciona más bien como un obstáculo epistemológico al trabajo de interpretación.

Por eso una etnografía reflexiva debe insistir mucho más sobre la descripción, que subraya el elemento fundamental de la construcción del objeto de conocimiento, es decir el sujeto implicado en la investigación como situación.

**Palabras-clave:** Observación directa – Etnografía – Etnografía reflexiva

### **Abstract**

The direct observation of field is often regarded as an argument like a spring of methodological legitimacy as well as theoretical validity of fieldwork. But observation demonstrates nothing by itself.

It is the discursive thinking of who produces the analysis which makes sense from observation.

The observation is like an epistemological obstacle for interpretation work.

This is the reason why a reflexive ethnography must focus on description, which insists on the main item in building the object of knowledge, in other words the researcher as a subject, implicated in the research regarded as a situation.

**Keywords:** Direct observation – Ethnography – Reflexive ethnography

### **Resumo**

A observação directa do terreno é muitas vezes considerada como um argumento que funda a sua legitimidade metodológica, assim como a sua validade teórica. Mas a observação em si mesma demonstra nada.

É o discurso interpretativo de quem analisa que dá sentido à observação.

A observação é antes um obstáculo epistemológico para o trabalho de interpretação.

Por essa razão, a etnografia reflexiva deve incidir na descrição, que põe em relevo elemento principal da construção do objecto do conhecimento, isto é, o sujeito implicado na investigação como situação.

**Palavras-chave:** Observação directa – Etnografia – Etnografia reflexiva.